



L'étape de la mort. (Page 230.)

Et il attendit.

Il était dans cette attente lorsque arrivèrent les événements que nous venons de raconter, et au milieu desquels il lui parut surgir quelques-uns de ces éléments nouveaux qui présagent les grandes catastrophes politiques.

— La suite au prochain numéro. —

## LES CHASSEURS DE CHEVELURES

PAR

LE CAPITAINE MAYNE-REID

TRADUIT PAR ALLYRE BUREAU \*

(Suite.)

En route, nous rencontrâmes de nombreux *atajos* conduits par leurs *arrieros*. Les mules étaient petites, à poil ras, à jambes grêles, et rétives.

Les *arrieros* avaient pour montures des *mustangs* aux jarrets nerveux. Les selles à hauts pommeaux et à hautes dossières, les brides en corde de crin; les figures basanées et les barbes taillées en pointe des cavaliers; les énormes éperons sonnait à chaque pas; les exclamations : *Hola! mula! maltraya! vaya!* nous remarquâmes toutes ces choses, qui étaient pour nous autant d'indices du caractère hispano-américain des populations que nous traversions.

Dans toute autre circonstance, j'eusse été vivement intéressé. Mais alors tout passait devant moi comme un panorama ou comme les scènes fugitives d'un rêve prolongé. C'est avec ce caractère que les impressions de ce voyage sont restées dans ma mémoire. Je commençais à être sous l'influence du délire et de la fièvre;

Ce n'était qu'un commencement; néanmoins, cette disposition suffisait pour dénaturer l'image des objets qui m'environnaient et leur donner un aspect étrange et fatigant.

Ma blessure me faisait souffrir de nouveau; l'ardeur du soleil, la poussière, la soif, et, par-dessus tout, le misérable gîte que je trouvais dans les *posadas* du Nouveau-Mexique m'occasionnaient des souffrances excessives.

Le cinquième jour, après notre départ de Santa-Fé, nous entrâmes dans le sale petit *pueblo* de Parida. J'avais l'intention d'y passer la nuit, mais j'y trouvai si peu chances de m'établir un peu confortablement, que je me décidai à pousser jusqu'à Socorro. C'était le dernier point habité du Nouveau-Mexique, et nous approchions du terrible désert : la *Jornalda del muerte* (l'étape de la mort).

Godé ne connaissait pas le pays, et à Parida je m'étais pourvu d'un guide qui nous était indispensable. Cet homme avait offert ses services, et comme j'avais appris qu'il ne nous serait pas si facile d'en trouver un autre à Socorro, j'avais été forcé de le garder. C'était un gaillard de mauvaise mine, velu comme un ours et qui m'avait fortement déplu à première vue; mais je vis en arrivant à Socorro que j'avais été bien informé. Impossible d'y trouver un guide à quelque prix que ce fût, tant était grande la terreur inspirée par la *Jornada* et ses hôtes fréquents, les Apachès.

Socorro était en pleine rumeur à propos de nouvelles incursions des Indiens. Ceux-ci avaient attaqué un convoi près du passage de Fra Cristobal, et massacré les *arrieros* jusqu'au dernier. Le village était consterné. Les habitants redoutaient une attaque, et me considérèrent comme atteint de folie quand je fis connaître mon intention de traverser le désert.

Je commençais à craindre qu'on ne détournât mon guide de son engagement; mais il resta inébranlable, et assura plus que jamais qu'il nous accompagnerait jusqu'au bout.

Indépendamment de la chance de rencontrer

les Apachès, j'étais en assez mauvaise position pour affronter la *Jornada*. Ma blessure était devenue très-douloureuse, et j'étais dévoré par la fièvre.

Mais la caravane avait traversé Socorro, trois jours seulement auparavant, et j'avais l'espoir de rejoindre mes anciens compagnons avant qu'ils eussent atteint El Pazo. Cela me détermina à fixer mon départ au lendemain matin, et à prendre toutes les dispositions nécessaires pour une course rapide.

Godé et moi nous nous éveillâmes avant le jour. Mon domestique sortit pour avertir le guide et seller les chevaux et les mules. Je restai dans la maison pour préparer le café avant de partir. J'avais pour témoin oisif de cette opération le maître de l'auberge, qui s'était levé et se promenait gravement dans la salle, enveloppé dans son sérapé.

Au beau milieu de ma besogne, je fus interrompu par la voix de Godé, qui appelait du dehors; — Mon maître! mon maître! le gremlin s'est sauvé!

— Qu'est-ce que vous dites! Qui est-ce qui s'est sauvé?

— Oh! monsieur! le Mexicain avec la mule; il l'a volée et s'est sauvé avec. Venez, monsieur, venez.

Je suivis le Canadien à l'écurie, rempli d'inquiétude. Mon cheval!... Dieu merci, il était là. Une des mules manquait; c'était celle que le guide avait montée depuis Parida.

— Peut-être n'est-il pas encore parti, — hasardai-je; — il peut se faire qu'il soit encore dans la ville.

Nous cherchâmes de tous côtés et envoyâmes dans toutes les directions, mais sans succès. Nos doutes furent enfin levés par quelques hommes arrivant pour le marché; ils avaient rencontré notre homme beaucoup plus haut, le long de la rivière, menant la mule au triple galop...

Que pouvions-nous faire? Le poursuivre jusqu'à Parida? C'était une journée de perdue. Je pensai bien, d'ailleurs, qu'il n'aurait pas